

*Le critique*

Charles s'enfonça un peu plus dans son fauteuil, l'air satisfait. Il alluma un cigare et relut une dernière fois le texte qu'il venait d'écrire. Un sourire se dessina lorsqu'il parcourut la section la plus acerbe. Il avait fait fort ; il était satisfait. Il exhala une bouffée de fumée en validant la page. Sa critique était désormais en ligne. Sa dernière cible était le premier roman d'un jeune auteur. Encore un petit péteux qui était persuadé que le talent faisait tout et que le succès lui était dû. Il était là pour lui rappeler que le parcours serait long et semé d'embûches.

Charles était critique littéraire. Il publiait sur son blog des appréciations au vitriol, qui étaient lues par un nombre grandissant de lecteurs. Parfois, il trouvait son rôle étrange. D'un côté, les auteurs, qui mettaient toute leur âme dans un roman. De l'autre, des lecteurs. Et entre les deux, des critiques qui faisaient la pluie et le beau temps sans que personne ne sache vraiment pourquoi leur avis était si indispensable. Cinq étoiles et les ventes décollaient ; une seule et le texte n'avait aucune chance de dépasser un succès confidentiel. Des carrières se jouaient sous ses doigts, et il se demandait pourquoi on l'avait investi de ce pouvoir. Mais le succès croissant de son site - et surtout l'importance que ses avis avaient - balayait ses cas de conscience. Il était plus lu que les auteurs eux-mêmes ; quelques-unes de ses lignes avaient plus de poids que des centaines de pages.

Bien sûr, il arrivait que quelques auteurs se révoltent ; des lecteurs aussi, d'ailleurs. Certains auteurs n'en étaient pas à leur première publication et traînaient derrière eux une petite armée de fans prêts à monter au créneau. Au final, le seul perdant était l'auteur, ce qui lui procurait une excitation un peu malsaine. Il n'avait pas de plus grand plaisir que d'imaginer la tête d'un écrivain qui, après des mois de travail, voyait son travail réduit à néant sans comprendre pourquoi. La majorité des auteurs qu'il lisait auraient eu besoin d'une analyse détaillée pour corriger le tir et s'améliorer. Ça n'était pas son rôle. Le peuple voulait du sang, de la tragédie ; pas des critiques complaisantes et techniques. Il l'avait bien compris et tombait régulièrement à bras raccourcis sur un texte qui n'était, objectivement, pas si mauvais que ça. Rarement, il se laissait aller et publiait un éloge. Le plus jouissif était de ne pas avoir à se justifier. Il n'avait pas inventé le rôle de critique : il avait juste pris une place que les autres avaient créée.

Charles ne supportait pas le « presque bien ». Lorsqu'il émettait un avis favorable, il attirait l'attention de plusieurs milliers d'internautes sur un auteur. Cette décision devait être incontestable et méritée. Ce soir, malgré un style certain et un scénario plus qu'original, ça n'avait pas suffi. Tant pis, mort au vaincu ; et gloire à lui, comme toujours. Il se foutait complètement des réactions qu'il provoquait. On l'accusait de ne pas être objectif, de noter à l'emporte-pièce. C'était vrai. Selon lui, ça faisait partie du jeu. Les contestations augmentaient la fréquentation de son site, accroissant d'autant sa mainmise sur le petit monde de la littérature. Comme chaque soir, satisfait, il repoussa un peu son fauteuil, chargea une vidéo de *youporn*.

Il éteignit son ordinateur et rangea le bureau. L'extinction de la tour le replongea dans sa vie réelle et il se dirigea dans sa cuisine pour se préparer un repas bâclé qu'il mangea, seul, sans plaisir. La fenêtre offrait une vue sur le mur grisâtre de l'immeuble d'en face. Même en plein Paris, une résidence HLM n'avait aucun charme. À cinquante ans passés, il était toujours locataire. Sa femme l'avait quitté il y a longtemps, ses enfants étaient devenus des adultes. Pas un rire, pas une discussion, pas un bruit - hormis celui de la chaîne d'informations en continu qui s'élevait de sa télévision - ne vint égayer sa soirée. C'était le prix à payer. On ne pouvait infliger régulièrement la solitude et le désespoir aux autres sans le connaître soi-même. Son repas ingurgité, il regarda l'ordinateur trônant sur son bureau ; son seul lien avec d'autres humains, en-dehors de la gardienne et de quelques voisins qu'il croisait furtivement.

Il avait bien tenté de reprendre le contrôle de sa vie en sortant. Il avait même quelques profils actifs sur les sites de rencontre les plus connus. Le bilan n'était pas bien glorieux : quelques rencontres avec des femmes aussi solitaires que lui. Dès les premiers échanges, la situation avait été claire : aucun ne correspondait aux attentes de l'autre. La rencontre tenait plus de l'entretien du matériel. Un petit coup bâclé, de quoi se donner l'illusion que chacun restait désirable malgré le poids des années et les coups de boutoir de la vie, avant de retourner chacun dans sa tanière.

Une réaction revenait souvent suite à une critique : il n'avait rien produit lui-même. Il répondait invariablement qu'il en était de la critique littéraire comme de n'importe quelle autre critique. Nul besoin de savoir cuisiner pour apprécier un plat ; aimer un film ne demande pas d'être le plus grand réalisateur du monde. Mozart n'est pas le seul à pouvoir juger d'une musique. D'ailleurs, depuis l'avènement d'Internet, un nombre croissant de critiques étaient devenus incontournables, et ce, quel que soit le domaine. Fini le temps où il fallait lutter pour obtenir une place et travailler sans relâche pour la conserver. Un ordinateur, une connexion et n'importe qui pouvait donner son avis. Du temps, un peu de chance et la mayonnaise prenait ; ou pas.

La vérité était qu'il avait essayé d'écrire, sous couvert d'anonymat, et qu'il s'était pris un retour de bâton d'une violence inouïe. Il avait réessayé quelques fois, sans jamais aller au bout. Il possédait la technique, un champ lexical

assez grand, mais il lui manquait le style et l'imagination. Un auteur talentueux pouvait rendre passionnante une simple scène de pluie dans les rues désertes de Paris, ou vous perdre dans un scénario auquel vous n'auriez jamais pensé alors que tout paraît simple en le lisant. Lui, il racontait une histoire, sans susciter d'émotion. Ses textes sans âme reflétaient sa vie. Il n'avait pas de talent ; en tout cas, pas en tant qu'écrivain. Mais ce monde le passionnait tant qu'il voulait y jouer un rôle et qu'il ne lui restait plus que celui réservé aux médiocres. On pouvait lui reprocher beaucoup de choses, mais son amour pour l'écriture était sincère. Trop vieux pour retrouver un travail, pas assez pour être à la retraite, il vivait d'allocations et passait ses journées à lire.

Tard dans la nuit, après avoir regardé plusieurs fois de suite un reportage sur la situation dramatique aux Philippines, un point sur les Bleus et la coupe du monde, il se dirigea vers sa chambre, enleva et plia ses vêtements. Il s'allongea dans un lit qu'aucune femme n'avait réchauffé depuis bien longtemps. Le temps du sommeil était celui qu'il appréhendait le plus. Le plafond lézardé était son seul compagnon. En se retournant, son bras ne rencontrait qu'un oreiller. Sa solitude lui sautait à la gueule. L'image qu'il s'était construite dans son monde virtuel avait fini par le rendre prisonnier. Face à son ordinateur, il contrôlait les choses. Se laisser aller, affronter le regard des autres était devenu trop dur. Il ne s'était pas encore résigné, mais il n'en était pas loin.

--- ~ 0°∇°0 ~ ---

Le lendemain matin, comme chaque jour, le premier geste de Charles fut de consulter son blog. Il déchantait. Il était sans doute allé trop loin. Sa critique provoquait trop de réactions virulentes. C'était la première fois que ça lui arrivait ; sa prose avait engendré l'effet inverse et les lecteurs s'étaient rués sur le roman, découvrant une histoire qui n'obtiendrait sans doute aucun prix, mais méritait d'être lue ; au moins, ne méritait pas l'acharnement dont il avait fait preuve.

La vague de protestation enfla toute la journée. La majorité n'avait même pas encore acheté le bouquin mais participait à la curée. Les mails et les commentaires s'accumulaient, plus ou moins insultants. Retraqué chez lui comme un roi dans son château alors que la révolution gronde derrière les portes, Charles chercha un moyen de s'en sortir avec les honneurs. Son mutisme jouait contre lui ; plus il attendait, plus sa situation était compromise. Chaque jour apportait son lot de mauvaises nouvelles : insultes, désabonnements, critiques incessantes, menaces, etc. Un auteur porta l'estocade en fin de semaine dans un mot aussi concis que dangereux. Un ultimatum :

*Nous, auteurs bafoués, réclamons de Charles une histoire ou une nouvelle ; bonne ou mauvaise. Faute de quoi, nous porterons plainte pour diffamation.*

Charles découvrit ce message en pleine journée. C'était un coup d'arrêt. Trop d'internautes s'étaient rangés aux côtés des auteurs et mettaient leur abonnement dans la balance. Soit il produisait quelque chose, soit il fermait boutique. Mais en publiant, il était persuadé que la conclusion serait la même. Il perdrait toute crédibilité et devrait arrêter ses critiques. Il savait que changer de blog et de nom ne resterait pas longtemps secret. Tout le monde s'y attendrait et il avait un style reconnaissable entre tous qui révélerait rapidement la supercherie. Il avait déclaré la guerre ; c'était maintenant la mort ou la honte.

Charles garda le silence encore quelques jours, espérant un signe du destin, une aide quelconque, une fuite digne de son rang. Chaque soir, le bilan s'imposait de lui-même. Il s'était carrément fourré jusqu'au cou dans une fosse septique. C'est dans ce contexte qu'il découvrit un mail, noyé au milieu des insultes qu'il recevait désormais quotidiennement, avec une pièce jointe.

*Monsieur,*

*Je suis auteur amateur. Je n'ai jamais rien publié, j'ai toujours gardé mes écrits pour moi. Je tremble à l'idée de soumettre mon travail au regard des autres.*

*Malgré mes doutes, je pense avoir terminé une histoire que j'espère être digne d'intérêt. J'ai besoin d'aide et de conseils. Vous êtes une personnalité importante dans le monde de la littérature. Pourriez-vous me donner votre avis ?*

*Je m'excuse par avance de vous importuner, mais je n'ai aucune idée de la façon dont il faut procéder. En espérant ne pas avoir surestimé mon travail,*

*Cordialement,*

*Cerianthe*

Rien à foutre. Clic droit, supprimer définitivement le message. Juste avant de valider, Charles eut un doute. Il cliqua sur la pièce jointe. Son logiciel de traitement de texte s'ouvrit et une histoire de plus de six cents pages défila sous ses yeux. Dès les premières lignes, le roman l'entraîna. Les images se succédaient à un rythme élevé.

Les pauses faisaient place aux temps forts ; quelques scènes torrides émaillaient le scénario. Fond, forme, style puissant, tout y était. Et pas une faute d'orthographe, rien à modifier. Un pur chef-d'œuvre.

Charles dévora la première centaine de pages. Cet auteur avait un don pour propulser le lecteur dans l'histoire ; histoire qui, en plus, était d'une densité à peine croyable. Un roman policier - un psychopathe traqué par la police - comme il y en a tant, mais le point de vue de l'auteur faisait toute la différence. Chaque scène de crime était décrite avec une précision incroyable. Chaque meurtre, s'il avait eu lieu, aurait été parfait. Tout s'emboîtait avec précision, sans effort.

Charles fit une pause. Haletant, il ouvrit sa boîte mail. Il venait enfin de trouver son issue ; le destin ne l'avait pas oublié.

*Monsieur,*

*Votre initiative me flatte énormément. Je suis très honoré, vraiment. Malheureusement, votre histoire, malgré de nombreuses qualités que je peux discerner, reflète votre amateurisme. Il y a beaucoup trop d'éléments qui viennent alourdir artificiellement le scénario. Le style n'est pas mal mais reste à parfaire. Je ne pense pas qu'elle soit retenue par un éditeur. Cependant, à force de travail, je pense que vous pourriez réussir à rencontrer un succès d'estime sur un site amateur.*

*Encore merci et, en espérant que vous pardonneriez ma franchise,*

*Cordialement,*

*Charles*

Tremblant, il envoya son mail et se replongea dans sa lecture. Plus il avançait, et moins il arrivait à deviner la fin du roman. Les soupçons s'accumulaient, mais aucun indice ne permettait de donner un nom au tueur. Ça allait faire des années qu'il n'avait pas été autant surpris, et d'aussi loin qu'il se souvienne, jamais par un auteur amateur. Il fut tiré de sa lecture par le signal sonore indiquant l'arrivée d'un nouvel e-mail.

*Monsieur,*

*Je vous remercie de votre franchise, et du temps que vous m'avez déjà consacré. J'ai pris ma décision ; je ne suis pas fait pour l'écriture : ce texte sera mon dernier et ne sortira pas de mon ordinateur.*

*Encore merci,*

*Cordialement,*

*Cerianthe*

Charles exulta à la fin du mail. Tout s'était passé comme il l'avait espéré. Ce concours de circonstances était statistiquement impossible. Son empire s'écroulait depuis plusieurs jours ; sa seule issue était de publier un texte de sa création, et voilà qu'il détenait un texte inconnu d'un auteur jamais publié. Il continua l'histoire, qui se poursuivait sur un rythme de plus en plus infernal. Tard dans la soirée, il lut la dernière page. Il se souvint de certains indices cachés, de quelques phrases choc ; ce roman avait tout pour être placé en tête de gondole. Puis il chercha sur Internet si ce texte avait déjà été publié. Rien. Il n'avait trouvé aucune page liée à la littérature contenant le mot Cerianthe ; juste des photos de méduses. L'adresse mail de l'auteur n'en révélait pas plus sur sa véritable identité. Comble de chance, il était aussi talentueux que naïf. Un plan se dessina dans sa tête, chassant les nuages qui s'étaient accumulés pour laisser entrevoir un soleil radieux. Il ne maîtrisait pas tout, mais encore un peu de chance et tout se passerait bien.

Il prit quelques jours supplémentaires, continuant à chercher un antécédent de ce texte, le relisant sans cesse pour tenter de trouver quelque chose à améliorer. Ce petit con avait dû passer une vie à écrire ce roman : il ne trouvait rien à modifier. Pas une virgule ; chaque mot était à sa place, chaque phrase résonnait. Enfin, il se décida. Il supprima toute trace de sa correspondance avec Cerianthe, ouvrit la page d'un site d'auteurs amateurs, le plus connu - relativement, bien sûr, il n'allait pas diffuser cette histoire sur le portail de Gallimard - créa un compte sous un pseudonyme, et publia les cent premières pages.

Pour la seconde fois de sa vie, Charles fut confronté aux tourments de l'attente d'une publication. Le site ne publiait un récit qu'après une double correction, validée au besoin par un comité de lecture. Il se connecta frénétiquement pour suivre l'évolution de la procédure. Première correction : aucune modification, pas un octet supplémentaire. Seconde correction dans la foulée avec le même bilan, et la sentence : bon à publier.

La validation survint le lendemain, et le texte fut jeté en pâture aux lecteurs. Ce fut un raz-de-marée, un tsunami. Le texte ébranla la communauté toute entière. Les vingt s'empilèrent, les critiques furent élogieuses. Chaque jour,

Charles se connectait et prenait pleine face les critiques de lecteurs conquis, oubliant qu'il n'était pas l'auteur de ce récit. En quelques jours, plus de quatre cents personnes avaient laissé une note comprise entre seize et vingt. Tout le monde attendait la suite.

Charles passa les premières journées à guetter ses mails. Il y avait peu de chance que Cerianthe apprenne l'imposture, mais cette éventualité existait quand même. Charles repensa à ce petit con génial qui avait dû retourner à ses poubelles ou à une vie de merde du même genre. Tant pis pour lui : Dieu n'aide que les puissants. À lui les honneurs, aux autres l'oubli. Devant son silence, Charles reprit confiance et publia régulièrement la suite de ce qui était désormais son roman, par tranches de cent pages. Après plusieurs semaines d'absence, il se connecta sur son blog et rompit le silence.

*La vie de critique n'est pas aisée. Lire, donner son avis, rester objectif face au talent des autres n'est pas une tâche facile. Elle demande passion et humilité. Sachez, cependant, que j'écris. La littérature étant ma passion, je tiens à rester anonyme et n'en tire pas profit, contrairement à la horde de hyènes malfaisantes qui polluent régulièrement les espaces de vente de leurs récits lamentables pour obtenir gloire et argent. J'ai un succès d'estime que beaucoup m'envieraient.*

Une fois encore, sa publication provoqua un séisme, divisant les internautes en deux camps : ceux qui y croyaient et cherchaient les textes de Charles, et ceux qui criaient au mensonge et les cherchaient eux aussi. Les seconds avaient un argument facile : Charles n'avait pas donné de lien ou de pseudo. Mais la machine était lancée. Les connexions repartirent à la hausse. Il reprit ses critiques pendant que ses détracteurs se déchiraient et partaient à la chasse du ou des fameux récits. La situation devint même encore meilleure. Auréolé de mystère, Charles pouvait se permettre des critiques encore plus virulentes.

Pendant plusieurs semaines, quelques pseudos sortirent, démentis immédiatement par Charles. L'enthousiasme retomba doucement ; les chasseurs se lassèrent de cette proie trop fuyante. Le conflit finit par s'éteindre, laissant sur le carreau quelques auteurs qui s'étaient élevés contre le pouvoir sans partage du critique. Jusqu'à ce matin de Décembre.

Charles était occupé à lire un bouquin qu'il comptait déjà descendre rien qu'à son titre lorsque la sonnerie de son interphone retentit. Le bruit le fit sursauter ; il n'avait pas l'habitude de recevoir. Il traversa l'appartement encombré de bibliothèques pleines à craquer.

- Oui ?
- Bonjour, je suis Anne Jerrec. Je travaille pour un éditeur. J'aurais souhaité vous parler. Puis-je monter ?
- Bien sûr !

Charles appuya sur le bouton provoquant l'ouverture de la porte du hall, se rajusta rapidement et se dirigea vers la porte d'entrée. L'ascenseur était déjà là et Anne en sortit. D'un côté de la porte, sous la lumière crue du palier, une jeune femme belle, pétillante et pleine de vie. De l'autre, dans l'entrée obscure de son appartement, un homme plus près de la fin que du début. Il ouvrit la porte.

- Bonjour ! Entrez, je vous en prie.
- Merci.

La lumière manquait et la faible hauteur sous plafond renforçait le côté lugubre de l'appartement. Le bordel était un peu partout. Clairement, elle n'aurait jamais pu vivre dans un endroit pareil. Elle jeta un coup d'œil en dépassant la cuisine. Des boîtes de plats cuisinés s'empilaient près de la poubelle. Elle suivit Charles jusqu'au salon et s'installa dans le canapé.

- Veuillez excuser l'état de l'appartement, ma femme de ménage est malade.

Piètre excuse, mais Anne n'était pas là pour ça.

- Ça n'est pas grave. Je vais être brève. Êtes-vous l'auteur de ce texte ?

Elle sortit de son sac une liasse de feuillets : la version imprimée du roman volé. Charles hésita. D'un côté, la tentation était trop forte de tirer définitivement les marrons du feu. De l'autre, la situation pouvait lui échapper. Il craqua sans même se demander comment elle avait pu faire un lien entre ce texte et lui, ni comment elle avait pu trouver son adresse.

- Oui, c'est bien mon roman.
- Vous êtes au courant que tout le monde vous cherche ?

Charles prit un air faussement modeste. Anne lui parla de publication, mais il y avait une limite qu'il ne voulait pas franchir. Tant qu'il ne gagnait pas d'argent, un vol pouvait passer. S'il franchissait cette frontière, on lui demanderait de renouveler l'exploit et il finirait forcément par être découvert. Sans l'anonymat qui le protégeait, les conséquences seraient beaucoup plus dramatiques que la simple fermeture d'un site. Il refusa, et improvisa un discours un peu fumeux sur son amour pour l'écriture, qui était incompatible avec des revenus financiers. Anne insista un long moment, faisant miroiter un contrat, mais Charles ne dévia pas de sa ligne de conduite. Avant de repartir, il accepta quand même que cette discussion soit publiée sous forme d'une interview. Anne tenait également un blog. Pour elle, ça serait l'occasion d'avoir un scoop, et pour lui, un peu plus de gloire.

L'interview parut dès le lendemain. Les retombées ne tardèrent pas beaucoup plus. Charles fut assailli de propositions de la part de plusieurs éditeurs. Il les déclina toutes une par une, mais accepta tous les partenariats qu'on lui proposait ensuite. Deux journaux tenaient à lui envoyer des romans en avant-première - contre rémunération, bien sûr - et l'exclusivité de sa critique. Lui, qui vivait du RSA, pouvait enfin espérer un salaire décent. Quelques logos apparurent sur son blog, gage de rémunération supplémentaire. Argent, pouvoir, et ce qui vient avec : les femmes. À force de lire, il avait acquis une certaine forme de culture : celle qui est mal maîtrisée et s'affiche toujours au mauvais endroit, mais qui arrive toujours à impressionner les femmes qui rêvent d'une vie moins terre-à-terre. Le scénario se produisit plusieurs fois. Une femme le reconnaissait, engageait la conversation, lui parlait de son roman, et il n'avait plus qu'à proposer un café et se laisser aller. Invariablement, elle finissait par succomber aux charmes qu'il avait spoliés. Il en avait oublié l'origine de sa gloire et avait fini par se persuader qu'il était l'auteur, que Cerianthe n'avait jamais existé ; surtout lorsque, essoufflé par une partie de jambes en l'air torride, il se laissait tomber lourdement à côté d'une pouliche.

--- ~ 0°∇°0 ~ ---

En seulement deux semaines après l'article d'Anne Jerrec, la situation était simple : il était l'auteur d'un roman qualifié d'exceptionnel ; il était devenu un exemple aux yeux des autres critiques pour sa passion et son désintéret ; il était passé des boîtes en alu et *Flunch* occasionnels aux restaurants étoilés qu'on lui payait pour attirer ses bonnes grâces. Quelques jours plus tôt, on lui avait même proposé d'intervenir dans une émission culturelle. Pour couronner le tout, il s'était tapé trois dindes décérébrées qu'il n'avait même pas pris la peine de rappeler. Il était d'ailleurs à la table d'un grand restaurant parisien, en train de lever sa quatrième volaille lorsque deux hommes en costume entrèrent. Après avoir parlé brièvement au maître d'hôtel, ils se dirigèrent sans hésiter vers la table de Charles.

– Monsieur ?

Charles poussa le soupir de la star interrompue pour la millième fois de la journée par un de ses fans.

– Êtes-vous l'auteur de ce roman ?

Charles jeta un coup d'œil discret et ne prit pas la peine de répondre. Un hochement de tête suffisait. Cette question revenait souvent, mais cette fois-ci, en présence d'une femme qu'il convoitait, il jubilait intérieurement.

– Police nationale ; veuillez nous suivre s'il vous plaît.

– Pardon ?

– Nous ne voulons pas faire de scandale : veuillez nous suivre discrètement s'il vous plaît.

Le ton du second « s'il vous plaît » fut clair : c'était une coopération totale ou les menottes. Abasourdi, Charles se leva et suivit les deux hommes jusqu'à leur voiture. Il monta, sans un mot. Le trajet se passa sans qu'aucune parole ne soit prononcée. Charles cherchait ce qu'on pouvait lui reprocher. Deux inspecteurs pour un vol de roman amateur, c'était impossible. La voiture s'arrêta devant un poste de police. Étroitement escorté, il traversa le hall, puis les couloirs, jusqu'à la pièce d'interrogatoire. Un inspecteur resta, le second sortit de la pièce. Une table, deux chaises, une glace sans tain : l'intégrale d'un épisode d'une mauvaise série policière.

L'inspecteur posa trois photos sur la table ; uniquement des jeunes femmes.

– Connaissez-vous ces femmes ?

– Non inspecteur, je ne les ai jamais vues.

– Prenez bien le temps de regarder les photos.

– Je vous dis que je ne les ai jamais vues ! Vous allez me dire ce que vous me reprochez ?

– Les reconnaissez-vous maintenant ?

L'inspecteur ajouta trois photos : des scènes de crime atroces, des corps sans vie, torturés, laissés dans des positions humiliantes.

- Aucun détail n'a été révélé à qui que ce soit. Et pourtant, elles sont mortes de la façon dont vous le décrivez dans votre histoire.
- Je n'ai rien à voir avec tout ça ! C'est certainement l'œuvre d'un fou qui a lu mon livre !
- On pourrait penser ça. Le problème est que le premier corps a été retrouvé en début d'année.

Charles n'arrivait plus à détacher les yeux des six photos. Il était perdu.

- Nous traquons le criminel depuis des mois sans avancer d'un pouce. Je vous le demande une dernière fois : connaissez-vous ces femmes ?
- Je...
- Mêmes circonstances, mêmes modes opératoires. Les descriptions que vous faites des victimes correspondent exactement aux photos que je viens de vous montrer.

Charles regarda à nouveau les photos : une rousse avec un grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure, une brune aux yeux vairons et une blonde avec un piercing dans la narine droite. Comme dans son histoire. Une envie de vomir monta d'un coup, il avait besoin d'air.

- Pouvez-vous prouver où vous étiez entre le 14 et le 17 Juin ?
- Je vis seul, je sors peu...
- OK. Vous êtes inculpé du meurtre de ces trois femmes. Vous serez incarcéré jusqu'à la date de votre procès par mesure de précaution.

Charles passa la nuit en garde à vue et fut écroué le lendemain. Aucun de ses récents amis ne donna signe de vie. Son instant de gloire était passé, et il se retrouvait à nouveau dans la merde. Et seul.

Le temps prit une dimension particulière en prison. Chaque journée était identique à la précédente. Une heure semblait durer une semaine. Et pourtant, à l'extérieur des murs, le temps filait. La date du procès avait été fixée. Faute de moyens et de connaissances, Charles avait accepté le premier avocat commis d'office. La situation n'était pas brillante ; il n'avait aucun doute sur l'issue du procès. La police avait pataugé toute l'année ; aucun indice n'avait été trouvé sur les scènes de crime, pas un témoin ne s'était signalé. Lui n'avait pas d'alibi, et son texte l'accablait.

Pris dans l'engrenage, il cherchait désespérément une autre solution que révéler toute l'histoire. Il gardait cette carte en dernier recours, et elle n'était pas bien forte. Il avait effacé toutes les preuves de sa correspondance avec ce mystérieux Cerianthe. Objectivement, il était le seul à détenir l'original de cette histoire, et avait reconnu lui-même en être l'auteur. Il pourrait toujours révéler l'existence d'un homme mystérieux ; mais sans l'intervention de ce dernier, il n'y avait aucune chance qu'on le croie. Or, le succès ne l'avait pas fait sortir de sa tanière ; le scandale n'aurait sans doute pas plus d'effet. Mais peut-être que la police pourrait retrouver des traces sur un serveur. Il n'en savait trop rien, les nouvelles technologies le dépassaient un peu. Il était persuadé de systématiquement faire le mauvais choix, mais il avait peur. Elle l'empêchait de dormir et lui donnait plus envie d'en finir définitivement que de surmonter cette épreuve.

Un garde s'approcha de sa cellule et l'interpella. Une visite. Charles se traîna jusqu'au parloir, où l'attendait un homme. Il était soigné, élégant dans son costume sur mesure. Il dégageait une assurance incroyable malgré sa relative jeunesse. Son sourire était franc et la main qu'il lui tendait ferme.

- Bonjour ! Je m'appelle Jean Lemaître, avocat à la cour. J'ai suivi votre histoire, que je trouve incroyable. Voici ma carte. Laissez-moi vous défendre.
- Je n'ai pas les moy...
- Laissons ça de côté. Vous pouvez constater que je n'ai pas besoin d'argent. Certaines causes méritent qu'on les défende. Asseyons-nous, voulez-vous ?

Les deux hommes prirent place. Le maître sortit le dossier de l'enquête en cours, mit une paire de lunettes, et se tint prêt à noter toute information intéressante, stylo en main. Charles se sentit immédiatement en confiance et s'agrippa à l'avocat comme un naufragé à une planche. Il raconta son mois d'Octobre, son innocence, le hasard de la publication de son histoire quelque temps après la découverte des corps.

- Je vais être clair avec vous. Je ne peux pas vous défendre si vous cachez une partie de la vérité. Une coïncidence, passe encore. Trois meurtres décrits avec autant d'exactitude dans votre histoire, ça me laisse sceptique.
- Je...
- Vous devez me faire confiance et tout me raconter. Ensuite, je travaillerai à votre défense, quitte à maquiller un peu les faits en vous demandant de passer certains éléments sous silence.

Charles lança un regard implorant à son avocat. Puis il craqua. Il parla de sa vie pourrie, du scandale lié à une de ses critiques, de l'arrivée de Cerianthe et de son texte, de son vol, du bonheur qui en avait découlé. Il avait effacé toutes les preuves, mais il jurait ne pas être l'auteur de ce texte. Charles sanglotait. S'il avait pu trouver un fouet, il se serait flagellé avec. Quelques jours avant, il était attablé face à une femme qui n'attendait qu'un signe pour lui ouvrir ses bras. Aujourd'hui, il était seul face à l'inox de la table d'un parloir à pleurer, la tête enfouie entre ses mains. Une voix étrangement joyeuse et douce le tira de sa détresse.

- Pour résumer, en termes techniques d'avocat, tu n'es qu'une merde.

Charles releva la tête. L'avocat le contemplait avec une joie vicieuse.

- Tu n'imagines pas la quantité de travail que tu as anéantie d'un simple paragraphe. Tu ne dois même pas te souvenir de mon bouquin. C'était il y a plusieurs années. Je venais juste d'obtenir mon bac ; j'avais plein de rêves, dont celui de devenir écrivain. Ma route a croisé la tienne.

Jean avait gardé cette voix douce et calme. Charles tentait de percer son secret, de comprendre pourquoi il lui révélait tout ça.

- J'ai perdu mes rêves. J'ai fini par choisir une voie qui me permettrait de me venger. Devenir avocat a représenté énormément de travail et de sacrifices. Mais c'était indispensable pour connaître tous les rouages d'une enquête criminelle.

Charles se demanda à quel moment l'avocat allait arrêter de le torturer et lui annoncer qu'il ne le défendrait pas.

- Ça n'est rien, comparé à ce que j'ai dû faire ensuite. Trois meurtres parfaits, un roman parfait lui aussi, monter une cabale contre toi au bon moment... Tu n'as rien vu venir.
- Cerianthe, c'est toi ! Pourquoi ?

L'avocat se leva et chuchota à l'oreille de Charles :

- Pour la même raison que tu défonces la vie et les rêves des autres : parce que j'en ai le pouvoir. Une vie contre une autre !

Charles se jeta sur l'avocat, le frappa de toutes ses forces en l'insultant. Trois gardes se précipitèrent et le jetèrent à terre sans ménagement. L'avocat se redressa, prit le temps de remettre ses lunettes en place et de brosser sa veste avant de déclarer :

- Cet homme n'a pas besoin d'un avocat, mais d'un médecin. Je ne peux rien pour lui.

Il rangea calmement ses affaires et quitta la pièce pendant que Charles hurlait son innocence, criant que l'homme qui partait était le vrai coupable.